

Accueillir des femmes en détresse

Isabelle Affolter

Accueillir des femmes en détresse

Le quotidien d'un centre d'hébergement



Extrait de la publication

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Condé (1920-2004), *Passage*
Fragment de sculpture

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1764-2
Première édition © Éditions érès 2008
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Extrait de la publication

Table des matières

« Il pleut des hommes »	9
1981, les effets d'une élection.....	11
Coup d'envoi	15
Perplexité et complexité.....	20
Que signifie apprendre à lire ?.....	26
Devenir professionnel... des femmes !.....	36
Le réel de la mort.....	42
L'attention aux rapports de voisinage.....	45
À trop jouer les médiateurs.....	53
L'arrivée du sida	58
La dérive gestionnaire pointe son nez.....	63
Une résidence d'écrivains en centre d'hébergement en réinsertion sociale.....	72
Extension et transformation	80

Financement sanitaire : séropositivité et psychose.....	83
Pas de transfert dans la psychose ?.....	94
Bricolage d'organisation du monde	101
Le partenariat n'est pas une évidence.....	107
Groupe de parole. Attention à la mode !.....	114
La musique du Désir	117
Varié, le travail social !.....	120
Décoller les étiquettes	125
Demandeurs d'asile.....	127
Tenir le cadre.....	129
Le masochisme serait-il un gros mot ?.....	132

À ma fille

*Pour Elzbieta, Hassan, Gilles, Marina,
et tous les autres.*

« L'être de l'homme non seulement ne peut être
compris sans la folie,
mais il ne serait pas l'être de l'homme
s'il ne portait en lui la folie
comme limite de sa liberté. »

Jacques Lacan
Propos sur la causalité psychique, 1946

Extrait de la publication

« Il pleut des hommes »

Paperasserie, courriers administratifs, cahiers de comptes, bref, bureau encombré. L. frappe et entre, s'assied en face de moi, le regard sur ses pieds ; elle tire ses mèches de cheveux devant ses yeux et s'agite.

J'ai toujours laissé les femmes de l'appartement thérapeutique entrer dans mon bureau, sauf pendant les entretiens bien évidemment, circulation apparemment aléatoire, angoisse à dire ou à montrer, station rituelle dans des trajets.

Ces apparitions me rappellent pourquoi je me coltine à toute cette gestion qui encombre mon bureau et parfois ma tête ; une institution ça se gère, mais les murs servent à abriter des humains.

L. tripote ses cheveux et dit : « Et en plus les Algériens nous ont déclaré la guerre. »

Je continue mes écritures en pensant que cette phrase n'est pas dans le registre habituel du délire de L. Elle est en général poursuivie par des membres de sa famille dont elle ne sait plus s'ils sont vivants ou

morts, elle trébuche sur l'identité de ses compagnes d'appartement qu'elle prend l'une pour sa mère, l'autre pour sa sœur, pense avoir été violée par le fils d'un rocker vieillissant, mais n'est pas très préoccupée par les événements politiques ; elle mène une autre guerre avec la part d'elle, qui l'assaille en voix.

« Et en plus il pleut des hommes. »

Je lève la tête, moi qui me pique d'entendre ce qu'elle tente d'articuler dans son délire pour soutenir son existence, je ne comprends pas ce qu'elle raconte... il pleut des hommes...

Le téléphone sonne, un collègue parti faire un accompagnement en voiture et qui écoute la radio m'informe que des avions viennent de s'écraser sur des tours à New York.

L. et moi, nous nous retrouvons devant la télévision de l'appartement qui marche quasi non-stop et je vois une pluie d'hommes qui tombent.

11 septembre 2001 ; qui délire ?

1981, les effets d'une élection

10 mai 1981, je pleure de joie à l'apparition du visage de François Mitterrand sur l'écran de la télévision, génération 1968, sous les pavés la plage, etc. Les méandres de ma vie aux prises avec les idéologies du temps m'avaient fait quitter Paris après des études de sociologie qui m'avaient donné deux points d'appui dans l'existence : Marx et Freud. Après un temps d'invention de la vie quotidienne dans l'aride Cévennes, le principe de réalité m'avait envoyée, telle une boule de billard, vérifier dans une clinique psychiatrique du Loir-et-Cher, d'une, qu'il pouvait être intéressant de travailler dans une institution, de deux, qu'il n'était pas désagréable de gagner un salaire, de trois, que contrairement à ce qui se disait dans les milieux gauchistes, la folie, ça existait et peut-être même ça se soignait.

Quand j'eus intégré le fonctionnement du lieu, que la surprise quotidienne des rencontres avec les patients psychotiques m'eut envoyée sur un divan

d'analyste et que je m'installais dans le confort (tout relatif) du cadre institutionnel, le médecin directeur me fit savoir que j'avais autre chose à faire ailleurs et qu'il était temps de reprendre mon propre chemin.

Quelques principes de base me sont toujours restés de ce qui se vivait dans ce château délabré : qu'on se construit de l'autre, que le symptôme est ce qui est propre au sujet, que le soin est effet de rencontre, qu'une institution n'est jamais hors monde et répond d'une demande sociale et politique, et que c'est dans l'exploration de l'écart entre les manifestations subjectives et le cadre proposé qu'une place peut se faire pour les individus qui interrogent de trop près la consistance du monde.

Retour dans le Sud, aridité du chemin, chercher du travail.

Dans la petite ville voisine, dévastée par l'arrêt de la production de charbon, un groupe de femmes protestantes, traversé par les questions féministes, se rassemble pour faire des choses concrètes. Elles rencontrent les assistantes sociales qui leur racontent qu'arrivent dans leurs bureaux des femmes qui ne peuvent pas payer la cantine de leurs enfants. Le mois suivant même topo, c'est parce que le mari boit ; le mois suivant il boit et il cogne ; le mois suivant..., la femme est partie chez sa mère ou sa sœur ou sa voisine, mais il est venu la chercher et elle a dû y retourner, et l'assistante sociale doit à nouveau faire une demande à ses supérieurs pour payer la cantine.

Nous sommes en 1980, le discours féministe a produit des effets : contraception, IVG ne sont plus des questions taboues, les femmes n'ont plus besoin de l'autorisation de leurs maris pour travailler, pour avoir un chéquier, et ce qui était considéré de la sphère privée pointe son nez dans la sphère publique.

Les filles-mères sont devenues parents isolés et touchent une allocation pour pouvoir élever leur enfant sans avoir besoin d'un « foyer social ». Quelques groupes de militantes ont ouvert des foyers de femmes battues : quand une femme dit stop à la violence conjugale, elle doit pouvoir trouver un point de chute, pardon, un abri.

Dans la petite ville sinistrée, les femmes protestantes créent une association afin d'ouvrir un centre d'hébergement et de réinsertion sociale pour des femmes avec ou sans enfants. Dans la perspective d'un travail possible, je les rencontre. Mais la route sera encore longue avant une réalisation hypothétique ; en revanche, toute bonne volonté est la bienvenue dans l'association. Dois-je le dire ? Mon souci était de trouver du travail et la cause des femmes battues m'était quelque peu lointaine, pour ne pas dire étrangère. Cette question relevait pour moi d'une énigme sur laquelle il n'était pas temps de se pencher.

Nous voilà à l'arrivée de la gauche au pouvoir. Il y a de la légèreté dans l'air, des illusions à concrétiser.

tiser, de l'énergie à mettre au service d'inventions, bref, de l'espoir.

En juin, l'association dont j'avais oublié l'existence obtient l'autorisation d'ouvrir un établissement et recrute.

En juillet, je me retrouve directrice d'un lieu à inventer : il n'y a rien, pas de murs, a fortiori rien à l'intérieur, pas encore d'argent et une ouverture prévue le 1^{er} octobre 1981.

Coup d'envoi

1^{er} septembre 1981, il fait très chaud dans le petit bureau au dernier étage du centre social que la CAF (Caisse d'allocations familiales) a mis à la disposition de l'association. Je regarde, perplexe, le téléphone : un mois..., il reste un mois pour trouver des appartements hébergeant vingt-cinq personnes, femmes et enfants, les meubler, mettre en place la structure administrative, rencontrer les quatre personnes de l'équipe déjà embauchées par le conseil d'administration et recruter la cinquième, inventer un fonctionnement, et surtout, avant toute chose, trouver une banque qui accepte de faire l'avance des sommes nécessaires. La DASS (Direction des affaires sanitaires et sociales) ne paie les prix de journées que trois mois après l'ouverture, en fonction, comme l'indique l'intitulé du financement, du nombre de personnes que nous aurons hébergées ; il n'y a donc aucune réserve de trésorerie dans les poches des membres du conseil d'administration.

Et rien de prévu pour les frais d'équipement.

« Toutes les femmes sont folles », aurait dit Jacques Lacan. Je confirme, je suis folle d'avoir accepté ce truc, je ne sais absolument pas comment m'y prendre.

« Folles, mais pas folles du tout » est la suite de la phrase : j'ignore encore ce que cela veut dire, mais je vais m'en servir sans le savoir, tirer un fil et ne pas me laisser fasciner par la globalité de la pelote. J'avais passé mon été à lire tout ce qui existait sur la violence conjugale. Enfin tout... Des textes militants, particulièrement *Crie moins fort, les voisins vont t'entendre*, un livre anglais qui m'avait fait l'effet d'un de ces livres d'horreur qui ne sont pas ma tasse de thé. J'avais rencontré les équipes des deux foyers pour femmes battues de deux départements voisins, véritables bunkers avec portes blindées, dans les couloirs desquels je croisais des femmes couvertes de bleus et des militantes persuadées de la suprématie mâle (enfin, persuadées que la société était organisée sur ce concept) et bien décidées à la combattre et à la faire disparaître. Les choses risquaient de mal démarrer entre nous : le projet dans notre département prévoyait un hébergement en appartements dispersés au cœur de la cité, et surtout une équipe mixte, un homme avait été embauché par l'association, introduction de l'ennemi dans la place.

Mais elles étaient sympas les copines, elles voulaient bien voler au secours de la niaise inexpérimentée que j'étais.

Bon, on verrait plus tard comment faire avec ces hordes de maris brutaux, en attendant il fallait trouver des sous.

Il faisait décidément encore très chaud en arpentant les rues de la ville, banque après banque, avec Muriel, la trésorière, notre autorisation d'ouverture estampillée de la République à la main. La République ne devait pas leur paraître suffisamment crédible, aucune n'a accepté de faire une avance de trésorerie.

Il a fallu traverser la frontière départementale pour trouver La banque spécialisée pour qui ce dossier était une broutille.

Nous pouvions payer les cautions des appartements que les HLM avaient accepté de nous louer, évidemment là ou il y en avait de disponibles, dans les deux quartiers qualifiés d'un peu chauds à la périphérie de la ville. J'obtenais les clefs de deux cinq-pièces, deux quatre-pièces pour les familles, il était prévu qu'elles y vivent à trois ou quatre selon le nombre d'enfants. Un deux-pièces au rez-de-chaussée abriterait nos bureaux.

Pierre, membre du conseil d'administration, agent d'entretien dans une clinique, était non seulement un extraordinaire bricoleur, peu avare de son temps, mais surtout un protestant d'une générosité sans failles. Il utilisait la camionnette de la clinique et nous transportions des lits achetés dans des surplus de l'armée ou donnés par une colonie de

vacances désaffectée, des frigos et des gazinières récupérés, et il réparait les robinets, peignait les murs etc.

L'atelier de couture de la paroisse a trouvé des draps, les a raccommodés ; ces dames ont tricoté plein de petits carrés de couleurs différentes pour faire des couvertures, mais, à la fin du mois, il en manquait encore vingt-quatre sur les vingt-cinq lits prévus.

Joëlle, secrétaire de l'association, passait ses nuits à coudre des rideaux et à découper des formes dans des chutes de moquette : de grands pieds qui devenaient des descentes de lits.

Muriel m'apprenait des rudiments de comptabilité ; je tentais d'adapter un règlement intérieur dont le modèle était celui d'un centre d'hébergement pour hommes sortant de prison ouvert dans la même ville un an auparavant ; je faisais des plannings, je découvrais comment élaborer des bulletins de salaires et faire des déclarations de charges sociales ; j'imaginai comment les femmes allaient se débrouiller avec l'allocation de subsistance que nous allions leur verser ; je planchais sur le budget prévisionnel pour l'année suivante, le premier budget ayant été accordé pour six mois et sur des bases très peu concrètes.

Mes nuits étaient courtes et peuplées de cauchemars. Je ne connaissais pas encore les membres de mon équipe. Heureusement j'avais pu embaucher sur un plein temps d'animatrice une amie qui ne

demandait qu'à quitter Paris et qui avait travaillé dans l'école expérimentale de Maud Mannoni à Bon-neuil. Nous avons des parcours similaires, cela me rassurait.

La visite de conformité de la DASS s'annonçait...

Il fallait vraiment que les pouvoirs publics soient convaincus de la nécessité de ce genre d'accueil pour que l'inspectrice ait eu l'air aussi enthousiaste en visi-tant nos installations plus que rudimentaires. Elle apprécia particulièrement les pieds en moquette !

Non seulement elle autorisa l'ouverture, mais fit pour nous une demande exceptionnelle de subven-tion d'équipement, qu'elle défendit personnellement au ministère : quelques mois plus tard, nous avons du mobilier et du matériel électroménager fiable. Mais c'est déjà une autre histoire. En attendant, le 1^{er} octobre 1981 au matin, nous avons trouvé quatre femmes et leurs enfants assis devant la porte du bureau.

Perplexité et complexité

Elles étaient là, bientôt suivies de quelques autres, envoyées par les services sociaux. Elles n'avaient pas vraiment choisi. En fin de compte, elles partaient de chez elles en se désinsérant de leur milieu familial pour se réinsérer grâce à un centre de réinsertion, mais sans savoir dans quoi il fallait qu'elles se réinsèrent. Elles étaient bien d'accord : se faire taper dessus ne pouvait plus durer, et surtout « il » risquait de s'en prendre aux enfants, ou commençait à s'en prendre aux enfants et, ça, ce n'était pas tolérable.

Souffler, poser ses valises, ne plus attendre le soir la peur au ventre, faire ses courses sans surveillance, faire connaissance avec les compagnes d'appartement et les membres de l'équipe, c'était une aventure.

Nous étions là pour elles, disponibles pour aller chercher les enfants à l'école, pour installer les lits, organiser un grand ménage tous ensemble une fois par semaine, les recevoir en entretien tous les jours